

Comment dévisser un écrou foiré ?

La Syrie va voter, et très certainement élire Béchir Al-Assad pour un troisième mandat consécutif, dans un fauteuil et avec le cigare, comme disent les bienheureux de mon quartier. Le potentat de Damas recourt régulièrement aux urnes, comme à un laxatif, pour sauver les apparences démocratiques. Cerné de toutes parts, Béchir ne donne pourtant pas l'impression d'un dirigeant aux abois, réduit à proposer son royaume contre un cheval. Abandonné par ses «amis» arabes, honni par les grandes puissances occidentales, excommunié par La Mecque, Béchir tient tête. Il a l'assurance et l'arrogance de celui qui joue son va-tout, appuyé sur des institutions vouées à sa survie, à leur survie, et qui se fichent éperdument d'un pays appelé Syrie. Les grands desseins tyranniques et dynastiques ne s'arrêtent pas aux considérations de frontières ou de valeurs patriotiques. Comparé à ces gens-là, Attila pourrait largement prétendre à un procès en révision historique, dans lequel il demanderait réhabilitation et réparation, eu égard aux bilans de ses héritiers présomptifs. La dynastie Assad, en l'occurrence, a fait son temps et a failli, de l'avis général, mais comment extirper un écrou rébarbatif qui a foiré, faute d'unanimité pour le dévisser et en l'absence d'un outil adéquat ?

Béchir va donc organiser sa propre reconduction à la tête de l'État syrien, ou de ce qu'il en reste, pour un troisième mandat, tout en rêvant déjà au quatrième et aux suivants. Le système mis en place par son père et par le clan est tellement bien huilé qu'il peut fonctionner même dans une ville assiégée. Et comme à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, il s'est confectionné son propre viatique, en suscitant des ambitions et en

inoculant des rêves de grandeur à certaines élites. Plus d'une vingtaine de «lièvres», pardon de «candidats», auraient ainsi annoncé leur intention d'affronter, si l'expression est de mise, le président en exercice, quitte à y laisser quelques plumes et des lambeaux d'honneur. Les jeux sont faits d'avance, mais l'essentiel est de faire semblant, et ce qui est valable en religion l'est encore plus en politique, et a fortiori lorsque les deux sont en symbiose. Les adversaires intérieurs et extérieurs de Béchir Al-Assad ne sont pas dupes de cette mascarade pluraliste, mais ils commencent à se demander s'ils ne sont pas en train de former en Syrie les auteurs de prochains 11 septembre. Quant au médiateur des Nations-Unies, Lakhdar Brahimi, qui en a vu bien d'autres pourtant, il contemple encore, la mort dans l'âme, le bulletin de bonne santé de Béchir.

Bref, la lassitude gagne les rangs des soutiens les plus importants de la rébellion syrienne, et quelle rébellion ! Une multitude de petites armées, qui doivent plus à Ben Laden qu'à Abane Ramdane, et qui n'obéissent, hiérarchiquement après leurs instincts meurtriers, qu'à leurs chefs directs. Avec une opposition aussi hétéroclite, dominée surtout sur le terrain par les factions islamistes wahhabites, le régime de Damas a de beaux répités en perspective.

Les puissances occidentales, principalement les États-Unis et la France, ne donnent plus d'armes performantes aux insurgés qu'avec circonspection, craignant que ces armes ne tombent entre de «mauvaises mains».

Les «politiques», installés à Ankara, ont beau jurer qu'ils étaient capables de garantir la bonne utilisation de l'armement sophistiqué qu'ils réclament, ils ne sont pas

entendus. La méfiance occidentale est d'autant plus ravivée par la présence de moins en moins significative de la fameuse «Armée syrienne libre» (ASL), de plus en plus démembrée ou phagocytée par les factions terroristes. Pendant ce temps l'autre armée syrienne, celle du régime, marque des points et enregistre des victoires sans périls, en «reprenant» des places fortes, comme celle du Homs, il y a quelques jours. Béchir se doit en effet de reprendre le contrôle de plusieurs villes importantes, avec leur poids électoral, s'il veut donner un semblant de crédibilité au scrutin, ou plébiscite, du 3 juin prochain.

Une semaine avant ce scrutin décrié, l'Égypte du maréchal Sissi aura porté à la magistrature suprême le candidat Sissi, retraité de l'armée sur le papier, mais toujours en service(s) comme dirait un «retourné» du PAGS. «Programme du «Préféré de ces dames» (Sissi) contre un candidat (Sabahi) qui ne sait pas exactement ce qu'il veut». C'est ainsi que l'édition hebdomadaire d'*Al-Quds* résume les données de cette élection qui s'étalera sur deux jours, les 26 et 27 mai. Pour la bonne forme, comme on dit, Sissi va devoir affronter un concurrent, Hamdine Sabahi, présenté comme un homme de gauche (de la gauche arabe), et qui a déjà échoué en 2012 face à Mohamed Morsi, le candidat des Frères musulmans. Mais, confronté à celui qui a sauvé l'Égypte de l'emprise des Frères musulmans, en écartant Morsi, le 30 juin 2013, Hamdine Sabahi n'a guère de chances de l'emporter. D'autant plus qu'il tient un discours très ambigu sur l'avenir politique des Frères musulmans, alors que l'homme fort du pays promet de les «éradiquer», un mot qui ne semble pas effrayer les Égyptiens.



Par Ahmed Halli
halliahmed@hotmail.com

Toutefois, la compétition du 26 mai sera de pure forme, estime l'un des hommes politiques égyptiens les plus en vue, à savoir l'ancien ambassadeur Ibrahim Yousri. Pour lui, la campagne et le tapage organisés autour de cette élection ne servent à rien, sinon de paravent. «Il n'y a ni campagne électorale ni vote pour un président, il n'y a que des mesures et des activités qui servent de décor. Tous les partis et toutes les couches du peuple savent que Sissi sera le prochain président de l'Égypte, même s'il n'y avait pas de scrutin du tout», affirme-t-il dans le dossier spécial qu'a publié ce dimanche le quotidien *Al-Quds*.

Commentant les apparitions télévisées de Sissi et les propos qu'il a tenus, Ibrahim Yousri a estimé que son discours était décourageant : «Le Maréchal se devait d'être plus précis, dans son discours, sur certaines questions importantes, mais il n'a rien fait de tel». Mais pourquoi, diable, doit-on demander à un candidat, assuré de passer haut la main, de s'épuiser à détailler son programme ou à dire la vérité ?

A. H.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Au sifflet, tout le monde en rang !

Avant, le FIS avait un bras armé, l'AIS. Mais ça, c'était avant. Aujourd'hui, il a un bras politique.

La coordination pour les libertés !

Ce qu'ils font, là en ce moment, dans le Palais ? C'est très simple, je vais te le dire : ils recherchent le fameux calepin. Le petit calepin en cuir rouge tanné, usé, surtout sur les bords. Oui, je sais bien qu'au 21^e siècle, à l'ère du tout numérique, ils auraient dû avoir recours à un support de stockage plus moderne. Mais bon ! Ils sont comme ça ! Ça doit remonter à loin, du temps où ils tenaient à jour, sur les mêmes calepins, leurs comptes, leurs recettes et autres caisses sablonneuses et vaseuses amassées dans les retraites héroïques de la révolution algérienne, en terre malienne. Qu'importe ! Nous nous éloignons du sujet. Sache juste qu'ils cherchent à tout prix à mettre la main sur le calepin, parce qu'aujourd'hui, personne en face ne veut participer à leurs «consultations sur la révision de la Constitution». Et du coup, lorsque les grosses et les moyennes cylindrées rechignent à pétarader dans la cour et les coursives du Palais, que faut-il faire ? Il faut retrouver les coordonnées des petites, des très petites, des très très petites cylindrées. Tu sais, ces partis politiques dont les noms te rappellent plus une formule chimique ou le code génétique d'un moustique

croisé avec une équerre de maçon ! Les SPDRT. Les TCGDF. Et autres FLNCKE, alignements de sigles à décrocher forcément le prochain Eurovision. Les vedettes se font désirer ? Refusent de s'aligner en rangs d'oignons autour des petits-fours ? Qu'à cela ne tienne. Les intermittents du spectacle vont les remplacer sur le pouce. Un pouce toujours enduit de doux miel ! Je ne raterais pour rien au monde leur défilé aux JT des télévisions gentilles et exemplaires. T'as remarqué comme ils ont tous le même sourire béat lorsqu'ils arrivent en «consultations». Leur visage, c'est une fatcha qui dit en permanence «merci de ne pas nous avoir complètement oubliés dans la cave. Non pas que nous nous plaignions trop de l'humidité de la cave et de la solitude qui y règne, mais le salon du Palais, c'est quand même mieux !» Et après, entre deux baklava avalées goulument, leur regard implore que ce moment de gloire dure encore un peu, juste un peu. Jusqu'au moment où une main ferme leur indique la sortie vers la cave, d'une brusque poussée dans le dos. Voilà ! La «classe» politique aura été consultée et associée. Tant pis pour les absents ! Faites-moi juste penser à mémoriser l'endroit où nous allons ranger le calepin rouge. Pour les prochaines fois. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.